

Melvil revient à lui, clignote, tremble un peu. Il n'a pas tout à fait entendu le mot, mais la masse extraordinaire du mot est venue le bousculer comme un engin glissant sur son erre, locomotive ou ferry-boat que nul obstacle ne retient et qui balaye sans le moindre soubresaut tout ce sur quoi sa trajectoire le précipite. Le jour déferle par les fenêtres ouvertes, baignant la pièce d'une lumière d'évanouissement. Hier encore c'était ciel blême et bruine glacée, les branches nues des arbres ressemblaient à des ossements ; et ce matin au réveil, voilà qu'elles s'étaient parées de boutons vert tendre ou duveteux, certains déjà à deux doigts d'exploser. Les tuiles humides étincelaient dans la clarté rasante. Le printemps était venu pendant la nuit.

La journée a été un supplice. Pas de fenêtres au local du courrier, dans le sous-sol de la cité administrative qu'il a pour tâche de sillonner du lundi au vendredi en distribuant paperasses et enveloppes. Comme un enfant prisonnier de la classe, il a attendu avec des

tressaillements au ventre que l'horaire le délivre. Tandis qu'il filait enfin vers son arrêt de bus, dans l'air tout chargé de tiédeur, sa chair continuait d'avoir hâte, et sans raison, il se dépêchait encore.

Dans le bus, il est resté debout. Il pouvait sentir à travers la vitre tout ce qui est vivant s'adonner au printemps, à cette extase inquiète, ces promesses qui fleurissent partout et où les instincts s'engouffrent furieusement, ivres et naïfs comme au premier jour. Il est descendu sur la place, toujours se pressant, toujours pour rien. En arrivant rue des Iris, il a vu les volets clos et pensé au bleu du ciel qui ne pouvait entrer. Il a quitté la saison neuve et pénétré dans l'hiver éternel du foyer. Devant l'évier, il a bu un verre d'eau et mastiqué une brioche, regardant par la vitre les voitures garées dans la lumière inouïe, la rue submergée de beauté. Dans le salon, la radio hurlait et ça empestait le tabac. Le soir enflammé propulsait des barreaux d'or à travers les persiennes, jusqu'au fond du vieux buffet éventré. Vite, ouvrir ces fenêtres.

Le père a dit : « Il y a eu un coup de fil. »

Il était dans le fauteuil, la tête de côté, son gros menton posé dans sa main ; entre ses doigts, sur sa cuisse, un mégot finissait de se consumer.

« Ah bon ? »

Obsédé par l'air du dehors, Melvil poussait les batants dans le grand jour. Le père a encore dit quelque chose, un mot qu'il n'a pas vraiment saisi mais dont il a subi le choc, masse roulant et le balayant, lui passant à travers. Il s'est retourné avec des yeux ensommeillés, a porté une main à sa bouche. L'irréel du printemps

est entré dans la pièce et y a pris place, silencieux et indifférent. L'espace d'un instant, Melvil s'est absenté de lui-même. Maintenant il tremble de la tête aux pieds. Le mot carillonne en lui comme une sonnerie de cloches d'église. Il baisse la radio pour mieux entendre le père répéter sourdement quelques phrases dont le sens paraît lui échapper ; il y est question d'un vol transatlantique, d'une date qui reste à fixer.

Lui demande : « Est-ce qu'il a dit autre chose ? »

– Il a dit qu'il rappellera. Et aussi qu'il était content. »

Ils se font face, abasourdis de ce dont ils sont en train de parler, le grand fils chétif avec ses épaules perchées et ses épis sur les côtés de la tête, le père étroit et sec dans son trône racorni, les deux mêmes mentons protubérants, fendus comme des pieds de bouc. Le père a dit tout ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand-chose ; il écrase sa cigarette et son gros menton revient dans sa main se poser. Melvil remonte la radio et va à la cuisine préparer le repas.

Ils dînent tôt, sans parole et sans appétit. Le père s'interrompt constamment pour fumer, lui tatouille dans son hachis, le cœur au bord des lèvres. Dans la barquette, la nourriture a pris un aspect de chose morte. Enfin le père jette sa fourchette et se lève, crachant la bouchée qu'il n'a pu avaler. Il retourne au salon où il reste longtemps à fumer dans le noir. Melvil jette les restes et se rassoit à la table, cherchant les mots adéquats, tournant les phrases et les situations ; ses mains plient et déplient machinalement un torchon devant lui sur la table et il tourne les phrases, sans trouver sa propre émotion, son euphorie, son soulagement. Le père appelle. Il l'accompagne se coucher et redescend finir la vaisselle. Bientôt, à l'étage, le ronflement s'instaure, sans paix ni sagesse. Il éteint les lumières et s'éclipse dans le soir, comme un somnambule.

Il prend par l'allée des Roseaux, dépourvue d'éclairage, où l'odeur de terre humide donne l'impression de marcher en forêt. C'est à peine si on entend la rivière s'écouler en contrebas, invisible sous le rideau de branches ; de

l'autre côté, par-delà la ligne des haies, les fenêtres des maisons luisent doucement dans l'arrière-plan des jardins. Il traverse des bouffées de fraîcheur, des parfums flambant neufs, mais son esprit est tout entier voué à l'annonce qu'il va faire et à ses dramaturgies possibles. Tandis que les mots se bousculent, indécidables, d'autres pensées se forment, à l'état d'ébauches, dans les couches plus profondes de son esprit. Il songe que tout ce temps n'a pas été entièrement perdu, puisque cette heure-ci approchait secrètement ; que les sautes de son espoir et de sa foi n'y auraient rien changé, car elle venait au-devant de lui, opiniâtre et fatidique. La voici donc maintenant, l'heure de l'annonce : incapable de regarder en face la chose prodigieuse dont elle doit rendre compte, il se livre d'avance à toutes sortes d'effets de manche et de coquetteries, comme l'assoiffé inventorie ce qu'il va boire pour ne pas penser à sa soif. Cependant, l'annonce aussi lui paraît si imminente que c'est de lui-même, de sa propre réalité, qu'il finit par douter.

Un cri de femme le fait sursauter, suivi de coups – ce n'est qu'une télévision, dont le vacarme bleuté se déverse d'une fenêtre ouverte. La conscience lui revient de son long corps qui va dans le noir. Sur les derniers mètres, l'allée prend une légère pente ; puis elle débouche près de la rue des Primevères, sur la grande place, vaste comme un champ de foire, qui fait office de vide sanitaire entre les autres quartiers et celui-ci.

Il n'a encore croisé aucun de ceux qui, dès demain, sauront. Des nuages de moucheron exécutent leur première danse autour des bulbes des lampadaires. Au

centre du terre-plein, la pitié éplorée serre contre elle ses deux aînés agonisants. De l'autre côté, là où la ville continue, la sandwicherie et le salon de coiffure ont baissé leurs stores ; les néons du Cénacle éclaboussent en rouge et vert les chemises des deux seuls clients installés sur sa minuscule terrasse.

Jeunes, larges, rouges, ils bavardent devant de grands bocks de bière, à l'aise comme s'ils étaient chez eux. Ils ne sont pas chez eux. Quelqu'un devrait le leur faire savoir. Ce n'est pas comme ça que ça marche ici, on ne viole pas impunément une frontière, fût-elle invisible. C'est un coup à se faire abîmer. Il passe tout près d'eux, à les frôler, tâchant de les écraser du regard. Mais les deux types ne paraissent rien remarquer et continuent de discuter comme s'il n'était pas là du tout. Pour qui ils se prennent, a-t-il presque l'impression de grogner tout haut en poussant la porte du *bierstub*. Ils devraient se méfier. Quelqu'un pourrait leur en faire voir.

Sur la télé du fond, un match se dispute sans le son. D'aigres haut-parleurs propagent une de ces musiques ubiquitaires et lancinantes qui vous lessivent n'importe quel lieu comme de la Javel. Pas de veine, personne ! Pas l'écho d'une conversation – hormis celle des deux guignols de la terrasse. Le Cénacle ressemble à une grande boîte vide, l'œil peut suivre les lignes du carrelage jusqu'aux lambris foncés du mur sans rencontrer d'autre obstacle que les pieds des tables et des chaises. Du comptoir dépasse le haut d'une tête dont la fine épaisseur de cheveux paraît incrustée dans la peau comme de la saleté. Assis derrière ses tireuses, Roland suit le match d'un œil las.

« *Wie geht's*, mon Rolls ?

– *Yo*, le Melvil ! » fait Roland, le ton enjoué et le visage morne. Dépliant sa haute carcasse, il lui tend une main humide et molle.

« Comment ça va, ton père ?

– On ne peut mieux, vraiment.

– Qu'est-ce que je te sers ?

– Comme d'habitude », mais voyant que Roland ne réagit pas il ajoute, sur un ton involontaire de question : « Un Picon ? »

Roland répète : « Un Picon », et il prend un verre sur l'étagère du fond.

Ils échangent quelques mots avec le manque d'inspiration de ceux qui parlent en vieux amis sans vraiment se connaître. Roland jette un sous-bock devant lui et y dépose la boisson couleur de boue.

« Merci bien. Santé ! »

Melvil lève son verre et trempe ses lèvres dans la mousse grise ; puis jette un regard autour de lui comme s'il venait de s'apercevoir qu'il est seul.

« Mon vieux, y'a pas foule ! Où ils sont passés, tous ?

– À la gravière. Premier barbeuk de la saison. Ils ne t'ont pas prévenu ? »

Pour toute réponse, il avale quelques gorgées d'amer, après quoi il replace soigneusement le verre sur le sous-bock – mais comme Roland le regarde toujours, il lève à nouveau le verre et reboit. Roland se recule dans sa cavité et se rassoit ; son regard passe sur la lueur mouvementée de la télévision et y reste accroché. « Ça fait plaisir de te voir », dit-il comme il dirait : À la prochaine.

C'est le moment que Melvil choisit pour se pencher par-dessus le comptoir avec un air de mystère.

« Tu ne vas pas me croire... » commence-t-il, quand la face congestionnée d'un des guignols en chemise apparaît au bas de la fenêtre ouverte donnant sur la place.

« Rolls, tu nous remets ça ? »

Roland fait un signe de la main, se lève et tire paresseusement deux pintes. Il coupe la mousse avec une spatule, puis s'extrait de derrière son comptoir, un tablier aux hanches, pour faire passer les verres par la fenêtre. Il échange quelques mots avec les deux types, mais à chaque fois qu'il fait mine de revenir, une dernière remarque le happe et il retourne s'accouder à l'appui. Seul face à la lucarne vide du bar, Melvil entend leurs gros rires qui résonnent sur la place. Il s'attarde un instant sur le match puis, mû par une impulsion subite, s'arrache au comptoir et fait quelques pas dans la salle, l'air détaché de celui qui visite en sirotant son verre. Là, dans le renfoncement du fond, un client qu'il n'avait pas vu ! Installé à une table, le bonhomme lève les yeux de son livre juste à temps pour voir son sourire se décomposer quand il le reconnaît.

« Bonsoir Melvil. Comment vas-tu, mon garçon ? »

William, tout en barbe et en cheveux, cuissots débordant de la table, bedaine déformant un pull à losanges jaunes et verts – *William, ce tas de merde*. D'un geste cordial et impératif, il lui fait signe d'approcher.

« Viens, viens. »

Melvil jette un regard éperdu à Roland, toujours retenu par l'élastique invisible de sa conversation. Nulle échappatoire. À lents pas cacochymes, il rejoint la table et s'assoit.



William a posé son livre et remonté sur son front ses petites lunettes cerclées de fer. Ses bouillons de barbe sont parcourus de fils gris, des poches bistre lui pendent aux yeux. Ils trinquent. William lui fait un sourire d'instituteur.

« Mon cher Melvil, tu as la tête de quelqu'un qui a coché les six bons numéros. »

Toujours ces tournures à la mords-moi le nœud et cette clarté dans la voix qui contredit la grossièreté du corps. Les petits yeux bleus de William le questionnent, mais il ne veut rien dire – pas à lui. Il se connaît assez bien pour savoir qu'au premier mot qu'il lâchera, tous les autres vont suivre sans qu'il puisse rien retenir. Alors il répond très prosaïquement qu'il ne joue jamais au loto, et les petits yeux pochés s'amuse de lui. William demande comment va le père : il dit que le père va bien.

« Toujours chez Schoepflin ?

– Non.

– Retraité ? »

Il répliquerait bien quelque chose comme : Si on te demande tu diras que tu ne sais pas – mais n'arrive qu'à marmonner un « On peut dire ça comme ça » qui lui donne l'impression de vendre piteusement la mèche. William ne s'est jamais tellement intéressé à lui, d'où lui vient ce besoin de le cuisiner là maintenant, ce soir ? Par bonheur il n'insiste pas – mais les petits yeux bleus continuent de le disséquer, paraissant trouver hautement comique ce qu'ils lui dénichent à l'intérieur. Pour faire diversion, Melvil demande si les affaires sont bonnes.

« Je n'ai pas à me plaindre. Ces vieilles baraques dans les villages... Toujours une infiltration, une souche de

cheminée à rafistoler. Tant que les gens auront besoin d'un toit sur la tête, je ne manquerai pas de boulot – sauf bien sûr en cas de tuile. » Et comme son calembour lui plaît, il le répète : « En cas de tuile... »

De la veste militaire pendue au dossier de sa chaise, il tire une pipe et un paquet de tabac. Un parfum doux se répand tandis qu'il bourre le fourneau de petites pincées jaunes. Ses ongles sont larges comme des truelles. Melvil a sifflé son verre et fait mine de se lever.

« Tu t'en vas déjà ?

– J'ai attrapé une mousse en passant. J'étais sorti pour prendre l'air.

– Excellente idée. Un soir comme ça, il n'y a rien de mieux à faire que d'être dehors.

– À moins d'aimer rester seul au fond d'un bistrot... ose-t-il en rougissant.

– C'est que vois-tu, j'avais envie de lire. »

Melvil jette un coup d'œil dédaigneux au livre posé devant William mais manque son effet : le croyant intéressé, l'autre lui tend le volume, dont la couverture est frappée d'un large W. Il décline, accompagnant son geste d'une moue exagérée. William rempoche le livre avec un sourire ouvertement amusé, jette un billet sur la table et se lève, empoignant sa veste militaire.

« Alors allons la faire ! dit-il, et il vide sa pinte d'un trait.

– Quoi donc ?

– Mais ta promenade ! C'est toi qui as raison mon garçon, allons profiter de cette soirée merveilleuse ! »